

« Société de l'Information », aveuglement et décèlement précoce des dangers et menaces

Xavier RAUFER

*« Il y a pire que la cécité, c'est l'aveuglement, qui croit qu'il voit -
et qu'il voit de la seule façon possible - quand c'est pourtant
cette croyance où il est qui lui bouche toute vue »¹*



© Fotolia

Dans le monde chaotique présent, alors que les dangers surgissent de façon parfois fulgurante, l'État souverain ne peut plus se borner à renvoyer les balles, se servir d'outils seulement curatifs. Il doit comprendre qu'il existe un futur intelligible ; qu'on peut optimiser la collecte et l'analyse de l'information stratégique, les rendre moins coûteuses, plus efficaces. L'État doit donc concevoir une doctrine de sécurité fondée, par nécessité physique, sur la vigilance et le décèlement précoce. D'où l'utilité d'une réflexion prescriptive (vouée à prescrire), sur l'art de percevoir à temps les dangers et menaces relevant de ce qu'on nomme désormais « sécurité globale ».

"The information society": blind spots and early detection of threats and risks

In today's chaotic world, danger can crop up at any time. States can no longer limit their actions to returning volleys, or make use of tools that are only remedial. They have to understand that the future is intelligible. It is possible to optimise the gathering and analysis of strategic information to make this process less costly and more efficient. States thus have to design a physical security policy based on vigilance and early detection. For this reason one should consider the art of perceiving the risks and threats of "global security" in good time.



Xavier Raufier

Chargé de cours à l'Institut de criminologie de Paris à l'université Panthéon-Assas, Paris II, et directeur des études du Département de recherche sur les menaces criminelles. Il est également chargé de cours à l'École des officiers de la Gendarmerie nationale, professeur affilié à l'EDHEC, et professeur associé à l'École supérieure de Police criminelle de Chine. Il est conseiller éditorial aux éditions Odile Jacob et a publié *L'énigme Al-Qaida* en collaboration avec Alain Bauer (J.-C. Lattès, 2005) et *La Camorra, une mafia urbaine* (La Table Ronde, 2005).

♦♦♦♦

(1) Martin Heidegger, *Qu'appelle-t-on penser ?*, Paris, PUF-Quadrige, 1959.

En termes d'hostilité, les caractéristiques majeures de notre monde instable et brutal sont les suivantes : l'ennemi ne va pas de soi ; l'ennemi et le criminel tendent à se confondre ; entre belligérants réels du monde vrai, nul accord même minime n'existe sur ce que sont la guerre et la paix, le temps et l'espace. Dans un tel monde, de ce fait, toute stratégie de sécurité globale consistant à prolonger les courbes du passé vers l'avenir, cherchant ses références dans les normes, règles et précédents du dernier ordre mondial, est d'emblée caduque, donc inopérante. En effet, ce qui est aujourd'hui réellement dangereux pour l'État souverain (et de même, pour l'Union européenne) ne provient pas du passé historique, et ne se manifeste plus comme dans le passé.

Rien de ce qui constitue maintenant pour nous un réel danger n'existait en effet comme tel lors de la Guerre froide. Avant l'abolition de l'ordre bipolaire mondial, les entités qui nous menacent vraiment désormais n'existaient qu'à bas bruit, ou loin d'Europe, et ont surgi depuis à l'occasion d'une mutation majeure (GIA-GSPC-AQMI², ou bien le crime organisé de l'ex-URSS), les élevant au rang de danger sérieux ; ou encore, après une phase de dégénérescence transformant par exemple la guérilla politique des Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC) en narco-guérilla.

Dans le monde chaotique présent, alors que les menaces surgissent de façon brutale – fulgurante parfois – l'État souverain ne peut plus se borner à renvoyer les balles, se servir d'outils seulement curatifs. Il doit comprendre qu'il existe un futur intelligible ; qu'on peut (à certaines conditions) parvenir au « savoir-qui-pressure », optimiser la collecte et l'analyse de l'information stratégique, les rendre moins coûteuses, plus efficaces.

Désormais contraint de penser selon une logique chaotique, l'État souverain doit donc concevoir une doctrine de sécurité fondée, par nécessité physique, sur la vigilance et l'alerte précoce. D'où l'utilité d'une réflexion prescriptive (vouée à prescrire), sur l'art et la manière de percevoir à temps les dangers et menaces relevant de ce qu'on nomme désormais « sécurité globale ». Il est nécessaire de savoir sur quels principes fondamentaux asseoir cette pensée :

- sur l'observation que, dans la société de l'information, le plus dangereux est ce qu'on n'a pas vu, pu ou voulu voir ;
- sur une distinction claire entre catastrophes (naturelles) et tragédies (actes d'origine humaine, attentats, massacres, etc.) ;

....

(2) GIA - Groupe islamique armé ; GSPC : Groupe salafiste pour la prédication et le combat ; AQMI : Al Qaïda au Maghreb Islamique.

(3) Merleau-Ponty (M.), *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964.

- sur l'importance déterminante du concept de frontière, de limite ;
- sur l'usage d'une logique tridimensionnelle entités-territoires-flux ;
- sur la nécessité du décèlement précoce des dangers et menaces.

L'oubli de l'endogène

Dans la société dite « de l'information », quels sont les obstacles au décèlement précoce des dangers ? Ce qui nous menace ne provient pas uniquement de l'extérieur. Ne soyons ni arrogants, ni paranoïaques : notre société a aussi ses faiblesses propres, qui, en matière de sécurité globale, nous fragilisent. Ainsi cet article abordera successivement les périls endogènes et exogènes.

Pourquoi sommes-nous myopes, et parfois aveugles ?

Partons d'un accord minimal : la réalité nous est accessible « nous voyons les choses mêmes, le monde est cela que nous voyons »³. Cette réalité, quelle est-elle dans le domaine de la sécurité globale, et pourquoi peinons-nous à la percevoir ? Toute réflexion pertinente sur les risques et dangers encourus par notre pays et notre société part forcément de cette question. Il n'y a pas de risque dans l'absolu, ni de menace universelle, mais, pour le monde et la société réels, des dangers, qui parfois émanent de nous (risques endogènes), et parfois de l'extérieur (menaces exogènes), l'aveuglement d'abord envisagé ci-après, et le fétichisme technologique abordé ensuite, relevant bien sûr de l'endogène.

Monochromie et flux tendu

Ce qui est à la fois la structure de soutènement, le squelette, le réseau artériel de la société humaine développée est informatique. Ce qui affecte cette infrastructure menace la société humaine tout entière ; ce qui la détruit plonge à coup sûr notre société dans un chaos durable. Cette structure/squelette/réseau est le plus petit commun dénominateur technologique entre tous les pays de l'Union européenne, certains disposant de cette structure intégralement déployée et d'autres étant en passe de l'acquiescer ou de l'installer. Ce qui menace cette cruciale infrastructure peut bien sûr provenir de l'extérieur. Elle peut faire l'objet d'attaques ou de sabotages d'origine et

d'ampleur très diverses, mais le soubassement informatique de notre société possède aussi des failles endogènes, des défauts structurels tenant à la nature même du réseau informatique en place.

Or, s'ils ne sont pas identifiés et corrigés, ces défauts contaminent à leur tour la société entière, la fragilisent et la rongent de l'intérieur. Ces « maladies » de la société dite « de l'information », car fondée sur l'informatique, s'appellent monochromie et flux tendu. Se répandant dans la société, la monochromie rencontre d'abord la sphère médiatique et le monde politique. Elle y prend la forme d'une « pensée unique » moralisante, rétrospective et peu imaginative. Le flux tendu, lui, affecte les forces vives de la société : industrie, commerce, finance, communication, et bien sûr, médiasphère et monde politique. Le flux tendu est aux formes d'organisation traditionnelles de la société ce que le fast-food est à la cuisine : un insidieux poison⁴. Formatee selon les normes du flux tendu, la société tend à réagir comme un banc de poissons (comme nous le verrons plus bas).

L'aveuglement

Quand le nouveau « brouillard de la guerre »⁵ rend aveugle

Militaire de son état, Clausewitz voyait bien que le champ de bataille du XIX^e siècle – fracas, fumées, bruits et mouvements, informations confuses et contradictoires, chocs et surprises incessants – n'était pas une scène de théâtre et les combattants, tout sauf un corps de ballet. Il forgea donc la frappante expression « brouillard de la guerre », qui dépeint tout le chaos des combats. À l'avènement de la société de l'information, ce brouillard physique, matériel, des siècles passés, laisse place à un brouillage, lui, virtuel. Intense et multiforme, qui empêche l'accès à la réalité des menaces, à l'essence des entités dangereuses - donc interdit de les vaincre rapidement. De quelle manière procède-t-il ?

Chaos sur la terre, chaos dans les esprits

En l'absence d'ordre mondial, le chaos affecte des territoires ou des populations, mais aussi l'univers spirituel (fanatismes, fondamentalismes, sectes, etc.). Il touche enfin, moins visiblement, la sphère intellectuelle. Ceci

....

(4) Aubert (N.), *Le culte de l'urgence : la société malade du temps*, Paris, Flammarion, 2003, 375 p., collection Champs.

(5) Concept classique développé par le général prussien Carl Von Clausewitz (1780-1831) dans son livre posthume *De la guerre*, 1832, Paris, Perrin, rééd. de 1999.

n'est pas nouveau : la dernière parenthèse entre deux *nomos* de la terre (1918-1940) voit une analogue effervescence de l'irrationnel, de l'idéologique, une semblable confusion des esprits. Dans ces périodes, le chaos est dans les têtes : les mots perdent leurs sens, les concepts flottent. Lubies, rumeurs, modes, élucubrations idéologiques, fausses sciences, etc. tourbillonnent et s'entrechoquent. Un mot résume la situation, celui de divorce :

- avant une catastrophe (attentat du 11 septembre 2001 par exemple), divorce d'avec la réalité dangereuse (gravité et imminence du danger présenté par la salafiya) ;
- divorce (sémantique) des mots et de leur sens – qui peut aujourd'hui vraiment dire ce qu'est un terroriste ?;
- divorce (affectant l'espace) entre ce qui est annoncé, publié et ce que l'on constate sur le terrain ;
- divorce (affectant le temps) entre ce qui est dit un jour, ce qui s'ensuit et ce qu'on apprend par la suite (L'Irak et ses « armes nucléaires », etc.).

Ainsi, dans le champ de la sécurité globale, l'information est-elle pauvre en éléments stables et indéniables, en invariants. Une situation d'autant plus inquiétante qu'à l'ère de l'information, la sphère médiatique est à la fois la première responsable de la confusion, du désordre, régnant dans les esprits, et le principal champ de bataille (d'où l'expression « guerre de l'information »). L'usage que font les médias du mot violence, et les conséquences fâcheuses que cela entraîne, le démontre suffisamment.

Violences, « politiquement correct » et aveuglement

Telle qu'elle s'exerce entre hommes, groupes ou entre nations, la violence n'est pas une fatalité météorologique, comme la grêle ou la tempête. La violence n'a rien d'abstrait, ni d'innocent. Elle n'est jamais le fait de fantômes, de zombies ou d'ectoplasmes, mais d'individus de chair et de sang. Quand il y a violence interhumaine, cela signifie qu'il y a des individus violents, adoptant un comportement brutal, cruel, homicide, exterminateur, voire génocidaire.

« La violence » est une formule de neutralisation médiatique, relevant de ce que la sociologie nomme « stratégie d'évitement ». Quand un journal dit « la violence a encore

frappé le collègue X », ou « la violence règne dans la cité Y », c'est pour éviter de désigner les auteurs de la violence – au pire, elle dit « les jeunes » – pour éluder tout fait concret. Quand les médias parlent de « violence » c'est pour ne pas dire crûment les choses, pour éviter de parler de ce qui fâche. C'est une échappatoire commode devant le réel, un repli volontaire au royaume des abstractions prudentes. Une telle pratique porte un nom : celui de « politiquement correct ». Or, le « politiquement correct » est un insidieux poison, inodore et sans saveur, analogue au monoxyde de carbone dégagé par un poêle déréglé – comme tel, indécélable sans effort conscient. Tous deux engourdissent, font somnoler et perdre sa vigilance, tout en déconnectant les défenses naturelles. Enfin, ils tuent, dans notre cas, ils mettent en position d'être tué, par incapacité à prévoir, à détecter à temps.

Le « politiquement correct » interdit de nommer et de désigner l'ennemi. En médecine, ne pas nommer une maladie grave condamne le patient à mort. En matière de sécurité globale, ne pas nommer une menace condamne l'attaqué. Être incapable de nommer paralyse l'État en lui interdisant la pré-vision, en lui posant des œillères, met en danger ceux qui le servent, leur interdit *in fine* d'accomplir leurs missions. Car, bien entendu, le mieux, le plus vite, le plus précisément le fauteur de violence illicite est nommé et désigné – donc le diagnostic fait, le plus tôt et le plus chirurgicalement possible ce fauteur de violence est neutralisé – et c'est précisément cette voie que le « politiquement correct » condamne.

Toute prévention nécessite donc d'abord de repérer, ensuite d'écarter, ce qui empêche l'accès à son objet. Mais cet obstacle sur la voie préventive n'est pas physique - une barricade par exemple ; dans le cas du « politiquement correct » c'est au contraire un brouillage, au sens où l'on brouille une radio. Ce dernier terme a d'ailleurs son importance, car depuis la fin de la Guerre froide, le facteur mondial clé est la prédominance de l'information. C'est sur le front de l'info-dominance que se déroule principalement une bataille qui se poursuit secondairement sur le théâtre de l'affrontement physique. À l'ère de la communication, toute guerre est d'abord une guerre de l'information. Le « brouillage de la guerre » affectant prioritairement la création et la diffusion des connaissances et des nouvelles, il conduit souvent à une forme de cécité très spéciale, l'oubli du crime.

Aveuglement : l'oubli du crime

Quand paraissent – en Amérique du Nord comme en Europe – des études sur le trafic de stupéfiants, la cybercriminalité et le blanchiment d'argent, toutes opérations résultant d'actions illicites préalables, on y néglige

d'ordinaire l'étude des forces criminelles (gangs, mafias, etc.) provoquant des effets ne relevant décidément pas de la génération spontanée. Des forces criminelles faisant seules que des tonnes d'héroïne franchissent les océans ; que des systèmes informatiques sont pénétrés et pillés ; que des milliards d'euros criminels sont injectés dans la finance et l'économie légitimes.

Cette amnésie, ou ces négligences, ne sont pas anodines, car à refouler le crime, on oublie qu'un appareil pénal (national ou non) ne doit pas se bâtir, ou s'adapter, dans l'abstrait, selon des tactiques médiatiques ou le confort des fonctionnaires concernés, mais réprimer des infractions réelles, commises par des individus de chair et d'os, coalisés à des fins illicites.

Ainsi, préalablement à l'étude des dangers et menaces réels du monde vrai, nous faut-il exposer ce qui rend tout décèlement impossible, ce qui interdit de voir : l'aveuglement. L'éviter est donc pour nous un crucial préalable – surtout dans un monde où, pour la première fois depuis des siècles, en tout cas pour les peuples européens, l'ennemi ne va pas de soi. Et éviter l'aveuglement en matière de sécurité et de défense, dans la société présente, dite « de l'information », consiste d'abord à se poser une question, et ce à partir du sempiternel cliché de la « Ligne Maginot » : s'il y a une Ligne Maginot aujourd'hui, à quoi ressemble-t-elle ? À celle des années 30 du XX^e siècle, casemates, tourelles et canons ? Ce n'est plus le cas.

La Ligne Maginot n'est plus physique, matérielle, mais abstraite et virtuelle (cf. supra le « brouillage » de la guerre). La ligne Maginot désormais est le produit de l'aveuglement. Or, aujourd'hui pas plus qu'hier, les technologies les plus modernes, les individus les plus brillants, les entités les plus élaborées et les plus réactives ne sont rien, ne peuvent rien si la réalité de la menace est niée ou encore oubliée. Aujourd'hui pas plus qu'hier, un patient ne peut être soigné efficacement sans diagnostic expert, sans explorations, études ou enquêtes préalables. Aujourd'hui pas plus qu'hier, il ne peut y avoir de juste réponse à un problème, si son énoncé est omis ou oublié. Cela, il est aisé de le démontrer.

La décennie 1990 finissant, l'Amérique officielle n'a pas vu, pas pu ou pas voulu voir que ses *freedom fighters* favoris d'hier, les *moujahidine* afghans en lutte contre l'Union soviétique, devenaient furtivement ses pires ennemis. Cette Amérique officielle avait tellement refoulé en elle la menace terroriste émanant de ses alliés d'hier, que durant les grands débats Bush-Gore, lors de la campagne présidentielle de l'an 2000, (moins d'un an, donc, avant le « 9/11 »), pas une fois, pas une seule, la menace terroriste ne fut évoqué !

L'Amérique de 2000 était aveugle au danger terroriste tel qu'il était vraiment, donc la Ligne Maginot électronique nommée « Echelon » ne pouvait servir à rien – et n'a servi à rien – pour déceler à temps les préparatifs des attentats du 11 septembre 2001. De même dans l'affaire irakienne : ennemi fantasmé ou nié, recherche précipitée de « solutions de sécurité », ivresse technologique, œillères idéologiques, pulsions prosélytes, trucages médiatiques, tels ont été, en l'occurrence, les symptômes d'un aveuglement majeur.

Aveuglement, bienséance : conséquences de l'oubli du crime

Les grandes entités criminelles ont muté depuis la fin de la Guerre froide. Voici plus d'un siècle, dans un texte intitulé « La lutte des classes en France », Karl Marx observait ainsi : « *Le triomphe de la bourgeoisie a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque et de la sentimentalité à quatre sous dans les eaux glacées du calcul égoïste* ». À l'aube du XXI^e siècle, finie la libération nationale ! Oubliée la révolution mondiale ! Place au dollar ! Les « *eaux glacées du calcul égoïste* » sont précisément celles ou nagent – et nagent fort bien – les criminels du nouveau désordre mondial. En voici quelques preuves.

Les entités dangereuses du chaos mondial provoquent de réels ravages économiques

Le péril mafias/argent criminel n'est pas anecdotique pour l'économie mondiale : les deux crashes financiers les plus spectaculaires des années 1990 se sont produits – pas par hasard – au Mexique (où débouche le pipe-line cocaïne/héroïne Colombie-Amérique du Nord) et en Thaïlande, à l'orée du Triangle d'Or. Pour ce dernier pays, des études faites par des universitaires thaïis montrent qu'alors, en 1996, le budget de l'État était de 28 milliards de US\$, le chiffre d'affaire du crime dans le pays (prostitution, stupéfiants, déforestations illégales, etc.) dépassant, lui, les 32 milliards de US\$.

Les victimes kosovares peuvent aussi être de réels mafieux

En France, en Grande-Bretagne, des experts (criminologues, policiers, officiers de renseignement, etc.) ont

averti, en 1999, les dirigeants politiques et militaires de la coalition de la nature spécifique des conflits dans les Balkans. Pour faire court, les experts ont insisté, d'une part, sur la nature hybride des conflits balkaniques, qui ont toujours une face militaire, bien sûr, mais aussi une forte dimension criminelle, et, d'autre part, sur la présence dans la région d'authentiques mafias et, un cran en dessous, d'une criminalité organisée puissante, riche et surarmée. Or, il n'a été tenu nul compte de ces avertissements. Les diplomates ont continué à faire de la diplomatie ; les politiciens, de la politique ; les militaires ont fait la guerre.

Le résultat de cet oubli désastreux de la dimension criminelle des conflits dans les Balkans est le suivant : depuis l'an 2000, les trafics de stupéfiants, de véhicules volés et d'êtres humains explosent dans la région et de là, en Europe occidentale. Pour ne prendre que le trafic d'héroïne, le long de la fameuse Route des Balkans, il était estimé en l'an 2000 à environ 2 à 3 tonnes par mois, et en 2008 (dernière année complète), il est de 8 à 10 tonnes par mois. Il arrive désormais qu'on saisisse d'un seul coup jusqu'à 1 tonne d'héroïne.

Conclusion

Bienséance et « politiquement correct » interdisent d'approcher le réel, donc de voir l'entité menaçante comme elle est ; et, par conséquent, de la combattre avec succès. À l'inverse : s'intéresser à temps, c'est-à-dire tôt, aux menaces réelles du monde vrai est la seule voie praticable à suivre pour réduire le chaos mondial, pour affronter, avec de sérieuses chances de succès, les entités dangereuses qui y vivent et en vivent. Hors de l'aveuglement, vers la lucidité, les dirigeants politiques de la planète – car l'affaire est politique de part en part – devront un jour se désintoxiquer de l'ivresse technologique et des sortilèges de la communication, qui poussent à oublier l'essentiel. Et puisque « devoir de mémoire » il y a désormais à tout propos, que ces dirigeants méditent d'abord ceci, venu de la sagesse grecque la plus ancienne, qui nommait *Léthé* l'un des cinq fleuves des enfers dont les eaux sombres et silencieuses apportaient l'oubli. Or, pas vraiment par hasard, *Léthé*, fille de la déesse *Éris*, avait pour fort symboliques frères *Hypnos* (le sommeil) et *Thanatos* (la mort).

Xavier RAUFER